

LA MÉDIOLOGIE

CATHERINE CARRÉ¹

« *The medium is the message* » affirmait sans hésitation Marshall McLuhan. La formule est un peu excessive, mais elle a le mérite de focaliser l'attention sur les médias qui véhiculent le message. La médiologie prend en compte l'aspect technique de la communication. Nous verrons, cependant, que cette approche dépasse le cadre des analyses matérielles des canaux de diffusion. On ne peut évoquer la technologie sans y inclure les rapports qu'elle entretient avec l'homme et avec la société, ce qui élargit grandement le domaine de la médiologie... Quel éclairage supplémentaire la médiologie peut-elle apporter aux diverses théories de la communication? C'est la question à laquelle je vais tenter de répondre, en m'appuyant sur des textes de François Arago, de Charles Baudelaire, de Régis Debray, de Victor Hugo, de Bruno Latour et de Pierre Lévy, textes présentés dans l'anthologie de Daniel Bounoux *Sciences de l'information et de la communication*.

Mais pourquoi cette approche de la communication? À une époque où on ne peut plus ouvrir un journal, allumer le téléviseur ou assister à une conférence sans qu'il ne soit question de nouvelles technologies de la communication, d'Internet, de multimédia, de satellites et autres inforoutes, il m'a paru pertinent de m'intéresser à l'approche médiologique de la communication. Les nouvelles technologies, comme le clament certains auteurs, sont-elles en passe de bouleverser radicalement nos manières de communiquer? Y a-t-il des différences majeures — à part le pluriel dont on les a affublées — entre les nouvelles technologies et l'ancienne? Quoi de neuf en communication? Ce n'est pas réellement la philosophie, ni la sémiologie, ni le pragmatisme : ce qu'il y a de neuf, ce sont les médias.

Il faut dire qu'après une étude plus approfondie du sujet et des autres approches des communications, il m'a été difficile de choisir : intéressantes, les grandes théories philosophiques, passionnantes, les études sémiologiques, fascinante, l'approche psychanalytique, intrigante, l'approche cybernétique. Pourtant, l'aspect concret, palpable des approches pragmatique et médiologique de la communication ont retenu mon intérêt. Loin des grands discours, l'aspect plus humble, plus pragmatique, plus ancré dans le réel de

¹ Étudiante au diplôme de formation à distance de la Télé-université

ces approches m'a séduite. Mon choix s'est finalement fixé sur l'approche médiologique, d'une part pour son aspect encore plus terre à terre — l'influence du médium dans la communication — et enfin parce qu'il paraît qu'il faut se fier à son intuition!

Plutôt que de considérer les auteurs que j'ai retenus en fonction de leur intérêt envers les nouvelles technologies, j'ai choisi au contraire d'adopter un point de vue historique. L'évolution des techniques et les réactions qu'elles ont suscitées sont riches en enseignement.

J'ai sélectionné des textes récents et des textes du siècle dernier. Dans les textes récents, j'ai retenu l'incontournable Régis Debray et son « Cours de médiologie générale » : il était difficile d'ignorer celui que Daniel Bounoux présente comme l'inspirateur de son chapitre sur la médiologie. Régis Debray a également le mérite d'être un modèle presque caricatural de résistance au changement; son parti pris flagrant pour l'ère de l'imprimerie (opposée à l'ère de l'audiovisuel) en est presque comique. Puisque actuellement il est difficile d'échapper, lorsqu'on parle de communication, à l'étalage des dernières nouveautés technologiques, j'ai aussi sélectionné Pierre Lévy pour sa réflexion sur l'influence des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTCI) sur la communication et la société. Pour contrebalancer et relativiser les dires ces deux auteurs, j'ai choisi trois auteurs du XIX^e siècle : d'abord Victor Hugo, parce que les poètes sont souvent clairvoyants et disent en des termes plus agréables ce que les théoriciens disent en termes obscurs. Bounoux présente ce texte comme un chef-d'œuvre d'intuition médiologique. Ensuite François Arago et Charles Baudelaire, pour leur prise de position enfiévrée sur les vices et les vertus du daguerréotype. Pour finir, j'ai choisi le texte « Les "Vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques (1985) », de Bruno Latour, un texte intelligent et plein d'humour qui prend le contre-pied des précédents et qui apporte un nouvel éclairage en réfutant l'idée d'une quelconque coupure brutale dans le cours de l'histoire et en expliquant comment les processus de communication ont fait naître le sentiment scientifique.

Plutôt que de parler des médias comme d'une entité abstraite et prétendument omnipotente, je vais tenter — à travers la vision des auteurs que j'ai mentionnés — de faire l'étude détaillée de quelques médias afin d'isoler les caractéristiques qui leur sont propres et leurs effets sur la communication. Je tenterai d'abord de circonscrire le sujet d'étude en précisant quels médias ont été étudiés et quelles caractéristiques sont propres à chacun d'eux. J'analyserai ensuite les rapports que la technologie entretient avec la communication. Les médias influent-ils sur notre façon de penser? Il y a-t-il une

rupture ou un cumul dans l'évolution des médias? Allons-nous assister à un virage radical dans nos manières de communiquer? Quels aspects connexes entraîne l'étude de la médiologie? Et enfin quel éclairage la médiologie peut-elle apporter dans le cadre d'une communication à distance?

La médiologie a pour objet d'étude les moyens techniques par lesquels circulent les messages. La médiologie, comme son nom pourrait le faire croire de manière fallacieuse, n'est pas l'étude des médias au sens moderne du terme : communication de masse par le biais de la presse, de la télévision, de la radio, des réseaux de diffusion, etc. Son domaine est beaucoup plus vaste. Toute communication, à part peut-être la communication télépathique, nécessite un quelconque moyen technique pour acheminer son message de l'émetteur au récepteur. Par exemple, l'archange Gabriel relèverait du domaine de la médiologie puisqu'il est le moyen technique par lequel Dieu annonce son message à Marie. Cette approche permet d'étudier l'évolution de la communication dans une perspective historique à travers les innovations techniques.

Si l'archange Gabriel n'est cité par aucun des auteurs retenus ici, , en revanche des moyens techniques très variés sont examinés. Cette variété a le mérite de nous remémorer des modes de communication qu'on aurait plutôt tendance à oublier. Le fait qu'on ait tendance à les oublier n'est pas sans lien avec l'une de leurs caractéristiques principales : leur transparence. Comme l'indique Bougnoux, « la première vertu d'une médiologie, c'est de nous montrer ce qui normalement nous échappe : le bon médium travaille à se faire oublier; transparent, il prétend que ce sont les choses mêmes qui parlent » (p. 531). Les textes de Hugo et de Latour illustrent bien ce propos : « [...] depuis l'origine des choses jusqu'au quinzième siècle de l'ère chrétienne inclusivement, l'architecture est le grand livre de l'humanité [...] » (p. 543), rappelle Hugo. Effectivement, quel autre support a perduré avec autant de constance durant des millénaires, quel autre support a eu une telle force de conservation des messages? L'architecture reste le seul message que nous aient légué de nombreuses civilisations aujourd'hui disparues : des alignements de Carnac aux pyramides d'Égypte, des temples hindous millénaires aux cités précolombiennes. Quant à Latour, il cite l'invention de la technique de la perspective visuelle comme une véritable révolution dans le domaine de la communication des idées. Pourtant, perspective et architecture ne sont pas les premiers mots qui nous viennent habituellement à l'esprit lorsqu'on parle de communication...

Comment les différentes caractéristiques inhérentes à la technique peuvent-elles influencer sur la communication? Ce sont les textes les plus anciens,

ceux de Hugo et de Arago, qui sont le plus explicites à ce sujet. Hugo effectue une analyse détaillée des différences entre l'architecture et l'imprimerie. Pour les caractéristiques de l'architecture, il note une localisation géographique unique, une mise en œuvre complexe, un coût exorbitant. En conséquence, l'architecture est liée à un pouvoir centralisateur qui diffuse un message limité, figé dans le temps, orienté à sens unique vers une communication de masse; son message possède les caractéristiques de la pierre : il est universel, solide, durable et résistant. L'imprimerie, au contraire, génère l'ubiquité : le message n'est plus lié à un lieu unique, il se diffuse dans l'espace et dans le temps. Cette possibilité de diffusion dans l'espace entraîne un message volatil, reproductible, insaisissable, indestructible. Son coût réduit et sa mise en œuvre simple le rendent accessible à tous, commode et économique, et entraînent une délocalisation du savoir ainsi que la multiplication et la diffusion des idées. Les niveaux de communication sont beaucoup plus variés : la communication devient « interpersonnelle », « de groupe » ou « de masse ».

Dans son rapport à la Chambre des députés, Arago vante les qualités du daguerréotype (ancêtre de la photographie) : précis, rapide, simple, facile d'utilisation, économique, fiable, fidèle et utile à tous. De son côté, Baudelaire, en des termes choisis, résume les caractéristiques de cette technique révolutionnaire (qu'il décrit par ailleurs comme affreusement vulgaire et menaçante pour l'art et le bon goût!) :

Qu'elle enrichisse rapidement l'album du voyageur et rende à ses yeux la précision qui manquerait à sa mémoire, qu'elle orne la bibliothèque du naturaliste, exagère les animaux microscopiques, fortifie même de quelques renseignements les hypothèses de l'astronome; qu'elle soit enfin le secrétaire et le garde-note de quiconque a besoin dans sa profession d'une absolue exactitude matérielle, jusque-là rien de mieux. Qu'elle sauve de l'oubli les ruines pendantes, les livres, les estampes et les manuscrits que le temps dévore [...] (p. 632)

Les caractéristiques du daguerréotype sont assez semblables à celles qui sont énoncées par Hugo relativement à l'imprimerie; le daguerréotype permet en plus de stocker de manière précise une foule d'informations visuelles et de transmettre un message plus fidèlement et plus rapidement que n'importe quelle technique.

Quant à Debray, il est beaucoup moins loquace pour définir la « vidéosphère », qu'il analyse. Il en donne les caractéristiques suivantes : immédiate, simultanée, réduction de la distance et du temps, simulation du

direct, axée sur la communication de masse. Enfin, Lévy, lui, reste discret sur le sujet et relève seulement l'interactivité.

La description des diverses caractéristiques associées à ces quelques moyens de communication veut tenter de définir quelques aspects techniques influant sur la communication. On les résumera ainsi : dimension spatiale (en présence, à distance, en présence simulée); dimension temporelle (immédiat, différé, archivé); accessibilité (coût de la technique, facilité d'utilisation, heures de disponibilité); contact (présence physique, possibilité de rétroaction, interactivité); diffusion (interpersonnelle, de groupe, de masse); type d'information véhiculée (son, image, texte, etc.); limites du support (quantité d'information, longueur du message, précision, fidélité). La formule choc de McLuhan « *The medium is the message* » était peut-être un peu péremptoire, mais comment douter de l'influence du média sur le message? La description des caractéristiques de chaque média permet d'entrevoir son incidence sur le message et son mode de diffusion, ainsi que son incidence au sein de la société. La boîte vocale 912 du cours Communication et formation à distance (EDU 6002), par exemple, permet une communication de groupe, à distance, en différé, économique et disponible à toute heure. Le message qu'elle permet est « audio », fixe et archivable. La durée de chaque message est limitée en temps. Aux dernières nouvelles, ses effets sur la société resteraient limités. Une audioconférence pour le groupe 6B, par exemple, permet une communication de groupe, à distance, en direct, à heure et à durée fixes. Le message est « audio », volatile et non archivable.

Plus intéressante encore que l'influence du média sur le message est l'influence du média sur la conception du message. Bougnoux précise que la médiologie pourrait constituer une blessure « infligée au narcissisme d'un esprit qui se croit autonome [...] » (p. 533) : non contente de semer le trouble en s'abaissant à considérer l'aspect technique du médium, elle pousse le vice à analyser l'influence des relais matériels sur la pensée humaine.

Debray, dans son pénible article dénigrant avec force notre époque pour faire l'apologie sans finesse de l'époque précédente liée à l'imprimerie (la graphosphère versus la vidéosphère), précise : « L'épopée de la raison se lisait hier comme le cheminement émancipateur du sensible à l'abstrait [...] car la raison des choses ne traîne pas parmi les choses, au milieu des bruits et des couleurs » (p. 607). La thèse de Latour va à l'encontre de celle de Debray. Car pour Latour, au contraire, la raison des choses traîne parmi les choses! Le principe de la raison éthérée, de la pensée indépendante, est superbement démolé par son article sur l'anthropologie des sciences. Latour veut délibérément se démarquer de tous les théoriciens et de leurs grands discours,

en analysant une foule de petites découvertes très humbles. De son analyse, il ressort qu'il n'y a pas de génération spontanée, pas de brusque retournement dans les manières de penser, pas de virage brutal dans l'histoire, il y a juste une accumulation de petites techniques, qui finit très tranquillement par modifier notre façon de voir les choses. Pour Latour, le monde moderne est une vue de l'esprit. Il n'y a pas de coupure épistémologique. Il n'y a pas de coupure draconienne, juste des accumulations de savoirs à travers les diverses découvertes techniques : l'écriture, l'imprimerie, l'imagerie, la perspective, par exemple.

Lévy, lui, parle d'écologie cognitive, d'un collectif pensant homme-chose. L'horloge a bouleversé notre conception du temps, les cartes notre conception de l'espace, l'informatique bouleversera peut-être notre façon de penser (qui sait si nous n'en viendrons pas à « cliquer », à « couper » et à « coller » nos idées, à « compresser » et à « étendre » nos mémoires...). Comme le signale justement Lévy, ceux qui condamnent l'informatique parce qu'ils la considèrent comme barbare et contraire à la vie ne penseraient jamais à critiquer l'imprimerie et encore moins l'écriture. Or, il suffit de regarder n'importe quel enfant apprendre à lire pour se souvenir combien l'écriture est une technique complexe. L'écriture et l'imprimerie sont des techniques anciennes, certes, mais elles sont encore probablement les techniques les plus employées pour la transmission des messages.

Pour Goody, cité par Latour, la différence n'est pas entre la pensée naturelle et la pensée rationnelle, mais entre une pensée avec écriture ou sans écriture. Goody précise que l'apparition de l'écriture a formalisé le raisonnement, que c'est l'écriture qui a fait naître la logique, dans la mesure où le message est figé, fixé et sujet à l'analyse. La capacité de raisonner par syllogisme, par exemple, est une conséquence de l'écriture. Le syllogisme lui-même est une technique. Latour conte l'histoire d'un paysan russe analphabète auquel on pose la question : « Dans le Nord tous les ours sont blancs, la ville de X est dans le Nord. Quelle couleur ont les ours à X? » et qui répond : « Comment le saurais-je [...] dans le Nord, moi je n'y ai jamais été... » (p. 576) Le syllogisme, aussi naturel qu'il puisse paraître, est une technique qui est enseignée généralement à l'école.

Latour donne l'exemple très instructif des découvertes de Copernic. Copernic n'a pas eu brusquement une illumination géniale. Il tentait juste d'obtenir une version d'origine du livre de Ptolémée. L'imprimerie lui a permis d'avoir accès en même temps à plusieurs copies différentes, où les contradictions lui ont sauté aux yeux (en langage cognitiviste, on pourrait dire que Copernic a effectué une restructuration de ses schémas cognitifs).

L'introduction de la technique de la perspective a probablement eu, selon Latour, une grande influence dans le développement des sciences, dans la mesure où elle a permis une délocalisation de la vision : « Grâce à la perspective, les formes vont devenir immuables malgré leur mobilité. [...] L'image d'une église romaine peut être déplacée à Paris, mais peut aussi revenir à Rome, comparée au modèle, et remaniée » (p. 581). On peut noter qu'Arago présente son daguerréotype comme un instrument qui va permettre également de faire progresser la science à grands pas.

Latour, pour renforcer les liens entre les techniques et l'évolution de la science, fait une affirmation qui ferait frémir plus d'un théoricien : « Penser est un travail des mains et ce travail ne semble insaisissable qu'aussi longtemps qu'il n'est pas étudié » (p. 577). Puis il emprunte à Ferguson cette phrase : « Les pyramides, les cathédrales, les fusées n'existent pas à cause de la géométrie, de la résistance des matériaux ou de la thermodynamique; elles existent parce qu'elles furent d'abord une image — littéralement une vision — dans l'esprit de ceux qui les construisirent » (p. 577). Selon Latour, « Au lieu de nous précipiter dans l'esprit, pourquoi ne pas regarder d'abord les mains, les yeux et le contexte matériel de ceux qui savent » (p. 577). Qu'en est-il alors de la théorie des communications? Lévy affirme que « le télégraphe et le téléphone ont servi à penser la communication en général » (p. 604). Bien qu'il y ait un effort louable pour reconnaître l'importance de la technique, je me permettrai, à la lumière du texte de Latour, d'apporter une nuance : il est fort possible que les inventeurs du télégraphe et du téléphone aient eu à penser d'abord à la communication en général. Ce n'est pas que je privilégie l'approche de la médiologie, mais il me semble, en analysant le vocabulaire relatif à la théorie de la communication, que la technique portait déjà en elle toute la théorie. (Émetteur, récepteur, encodage, décodage, transmission, message : tout le vocabulaire de la théorie est emprunté au langage technique. Est-ce un hasard?). Doit-on rappeler que Wiener, l'inventeur de la théorie de la cybernétique (autre approche de la communication), a développé sa théorie à partir de la résolution d'un problème technique : un système de défense anti-aérienne. Comment douter dès lors que la technique et la théorie soient indissociables?

Mais si les médias transforment notre façon de communiquer « à l'interne », n'est-il pas logique de considérer qu'ils transforment en profondeur la société? Bougnoux parle d'efficacité symbolique de la médiologie. Latour voit une progression continue dans l'évolution de la société : il est bien le seul. Hugo, Debray, Lévy, Baudelaire annoncent à grands cris le bouleversement de la société qui va découler de l'apparition de nouveaux moyens de

communication. Cette manière de penser semble très bien partagée, puisque depuis des années c'est le même credo qu'on entend : « Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture contemporaine ne peut ignorer l'incidence énorme des médias électroniques [...] » (p. 605), prétend pompeusement Lévy. Cette phrase est intéressante d'un point de vue médiologique : il suffit de substituer au mot « contemporaine » n'importe quelle période historique, et au mot « médias électroniques » n'importe quel autre média et décliner cette phrase indéfiniment. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture romaine ne peut ignorer l'incidence énorme des routes. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture du XIX^e siècle ne peut ignorer l'incidence énorme du daguerréotype. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture chrétienne ne peut ignorer l'incidence énorme de l'Église. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture de la Renaissance ne peut ignorer l'incidence énorme de l'imprimerie. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de l'éducation à distance ne peut ignorer l'incidence énorme de la poste. Aucune réflexion sérieuse sur le devenir de la culture contemporaine ne peut ignorer l'incidence énorme du cinéma (ou de la télévision, du téléphone, de la télécopie, etc.).

Pour justifier son assertion, Lévy soutient que jusqu'à présent, à l'échelle humaine, les techniques étaient stables. Lévy est relativement jeune, certes... mais je lui suggérerais d'interroger ses parents sur la stabilité des techniques depuis le début du siècle. Il déclare qu' « à l'époque contemporaine, la technique est une des dimensions fondamentales où se joue la transformation du monde humain par lui-même » (p. 598). Lévy aurait branché sa mémoire sur un périphérique extérieur? Sa mémoire serait-elle volatile? Saturée? Je lui suggère de lire le texte de Latour. Pour Latour, « il n'y a pas de monde moderne que l'on pourrait distinguer "des autres" » (p. 595). Il n'y a jamais de coupure draconienne imposée par la société, mais un cumul des techniques. Doit-on en conclure que les médias n'ont pas d'influence sur la société? Pas nécessairement, mais le jugement doit être plus nuancé.

La mise en parallèle des textes de Hugo et de Debray dans ce sens sont significatifs. Dans son cours de médiologie générale, Debray classe la communication en trois parties, trois états différents. Le premier correspond à la logosphère : la communication par l'écriture, le monde d'avant l'imprimerie. Le deuxième est la graphosphère : l'ère de l'imprimerie. Le troisième est la vidéosphère : il correspond à un ramassis de tous les médias plus récents. Les influences sur la société qu'il associe à la logosphère sont : l'absolutisme, la théocratie, l'archéocentrisme, l'Église et la foi. Debray pare la graphosphère de toutes les vertus : la nation, la république, l'âge adulte, les idéologies, la

connaissance, l'idéal, le héros, la conscience (!). Hugo sépare lui aussi le monde en deux sphères, l'une correspondant trait pour trait à la graphosphère issue de l'invention de l'imprimerie, et l'autre correspondant trait pour trait à la logosphère, à ce détail près que Hugo l'associe à l'ère de l'architecture comme moyen d'expression principal : vaste époque qui va du début de l'humanité à l'invention de l'imprimerie. On a donc, avant l'invention de l'imprimerie, une société décrite de la même manière par les deux auteurs, mais dont les caractéristiques découlent pour Debray de l'écriture et pour Hugo de l'architecture. L'architecture serait, à mon sens, une explication plus judicieuse. Est-il nécessaire de rappeler que pendant ces six mille ans d'histoire l'immense majorité de la population était analphabète et que l'écriture était réservée à une élite? à la lumière de ce qui précède, on peut se demander si les moyens techniques de communication influencent réellement la société... Ne serait-ce pas plutôt une réaction contre une société absolutiste au savoir centralisé qui a fait naître le besoin d'inventer une nouvelle manière de propager l'information? On conclura que la réponse se situe entre les deux : on peut voir la société et ses techniques de communication comme un système où les deux composantes s'influencent mutuellement.

Après l'idée du bouleversement de la société par les techniques, on détecte également dans plusieurs textes le syndrome de « ceci tuera cela ». L'imprimerie tuera l'architecture (Hugo). La vidéosphère tuera la graphosphère (Debray). Le daguerréotype tuera l'art (Baudelaire). Les nouvelles technologies balaieront les anciennes (Lévy). « L'intelligence humaine quitte l'architecture pour le papier », « ceci tuera cela », proclame Hugo, dont on ne peut qu'admirer le sens de la formule. Aux dernières nouvelles, le livre n'a toujours pas tué l'architecture. L'architecture serait-elle vide de sens? Il semblerait que non... Chaque époque continue à délivrer son message par ce biais. La construction de la fameuse pyramide du Louvre, en plein milieu de la cour carrée, la construction d'un stade destiné à devenir le symbole d'une ville, les grandes constructions de l'époque mussolinienne ou stalinienne sont-elles vides de tout message? L'architecture ne reste-t-elle pas le message de prédilection d'une époque, d'un régime qu'on fige dans la pierre pour la postérité? Seulement, ce médium n'a pas vraiment la souplesse nécessaire pour combler tous les besoins de communication. Les moyens techniques ont évolué (ou la pensée a fait évoluer les moyens techniques!) pour permettre l'adaptation du support en fonction du type de message. On observe une diversification et surtout une spécialisation des messages en fonction des intentions de communication. L'architecture n'est plus qu'un moyen parmi une multitude d'autres pour transmettre un message.

Dans la ligne de pensée « ceci tuera cela », Debray apporte de l'eau au moulin avec sa catégorisation en sphères distinctes des communications. Nostalgique forcené de la glorieuse époque de la graphosphère, il voit l'apparition de la vidéosphère comme une menace aux vertus du livre : « N'écrivez plus, jeunes gens, ne lisez plus des œuvres, ces monuments funéraires [après la mort de l'architecture annoncée par Hugo, la mort de la littérature annoncée par Debray]; branchez-vous tout de suite, écoutez les informations, regardez vos écrans, éclatez-vous sans tarder » (p. 607). Si Debray prenait la peine d'allumer un ordinateur, il pourrait constater qu'à l'heure actuelle, sur les écrans, l'écrit règne encore en maître absolu. Les messageries télématiques et d'Internet ont même ressuscité un mode de communication qu'on croyait en voie de disparition : la correspondance écrite.

L'architecture et le livre ne sont pas morts. Par contre, certains (rares) moyens de communication sont morts et enterrés : le système de pneumatiques parisiens a été aboli au début des années 1980; le télégraphe fonctionnera encore quelque temps, mais on peut prédire sa mort prochaine. Ces deux moyens ont été supplantés par de nouveaux moyens techniques. Pourquoi? Parce que ces derniers permettent de véhiculer un message dans les mêmes conditions (communication à distance, par le biais de l'écrit, de personne à personne) de manière plus simple, plus fiable et surtout plus économique. Un point important à considérer également est que leur disparition a correspondu à une chute de leur utilisation. Ce qui nous amène à la notion, à mon sens importante, de besoin. Un média qui meurt est un média qui ne correspond plus à un besoin de communication.

L'évolution de la technique ne va pas vers une réduction des modes de transmission des messages, mais au contraire vers une extension et une spécialisation. Une évolution qui vise, comme le vise la technologie, à prolonger les sens : voir, entendre, plus vite, plus loin, plus précisément, plus efficacement. Les moyens de communication, loin de diminuer, ont tendance à se multiplier : télégraphe, téléphone, boîtes vocales, télécopieurs, audioconférence, vidéoconférence, radio, télévision, courrier, transfert de fichiers, messagerie électronique, satellites, multimédia. On peut choisir en fonction de paramètres personnels, du message à transmettre ou de contraintes matérielles le mode de communication le plus approprié.

Au détracteur du progrès, je souhaiterais apporter la double notion de besoin et de facteurs économiques. L'exemple du succès du Minitel en France est assez surprenant. Comment les gens, en France, ont-ils adopté le Minitel? Graduellement, à travers une foule de petites utilités. Par exemple, dans un minuscule studio parisien, comment stocker les cent tomes d'annuaires

téléphoniques du pays? Comment obtenir des informations facilement, sans avoir à affronter un préposé revêché, sans errer dans les couloirs tentaculaires de l'administration? Comment obtenir rapidement l'horaire des chemins de fer sans avoir à se rendre au guichet de la gare ou attendre une heure au téléphone que la ligne se libère? Par l'utilisation du Minitel. Le besoin, au départ, n'existait pas réellement. On peut dire qu'il a été créé par le développement de multiples services. Un autre facteur de succès a été la simplicité d'utilisation : pas besoin d'un cours pour en comprendre le fonctionnement. Mais ces raisons ne sont pas au départ celles qui ont assuré le succès de l'opération. Quelle décision a concouru à généraliser le Minitel? Une décision économique : après un essai infructueux, France-Télécom a décidé de délivrer le Minitel gratuitement, de permettre le libre accès à l'annuaire et de facturer uniquement l'accès aux services. De cette décision est né le succès de l'appareil. (Il faut noter toutefois que l'utilisation du Minitel peut chuter rapidement lors de la réception de la première facture, quand on réalise que consulter un journal à l'écran coûte dix fois plus cher que le journal lui-même et que pianoter pour obtenir l'horaire des chemins de fer revient à dix fois le prix d'un appel à la gare, par exemple!).

Les décisions économiques sont souvent sous-estimées dans l'étude des communications, et pourtant c'est là un aspect capital. D'ailleurs Arago et Hugo le mentionnent : l'imprimerie coûte plusieurs milliers de fois moins qu'une cathédrale; Arago, pour prouver l'utilité du daguerréotype, évoque l'aspect économique : dans la campagne d'Égypte, le daguerréotype aurait permis d'économiser vingt copistes et dessinateurs.

Lévy, par exemple, rappelle l'échec de la tentative d'introduire les ordinateurs dans les écoles en raison de la mauvaise qualité du matériel, du manque de formation des enseignants et de l'inadéquation des logiciels. à mon sens, il oublie quelques questions fondamentales : a-t-on vraiment besoin d'ordinateurs dans les écoles? Si oui, pour pallier quelle insuffisance dans la communication des connaissances? Avec quels avantages? Dans quelle mesure peut-on observer un intérêt économique tangible? Les ordinateurs se sont implantés dans l'industrie parce qu'ils sont rentables. Les étudiants des universités nord-américaines sont pour la plupart équipés d'ordinateurs parce que les travaux universitaires doivent être dactylographiés et que l'utilisation d'un logiciel de traitement de texte permet d'être autrement plus efficace que l'utilisation d'une machine à écrire. Pour quelles raisons mettre des ordinateurs dans les écoles? Quelles sont les caractéristiques de ce média et en quoi peut-il influencer sur le message?

Aucune innovation technique ne peut s'implanter dans le monde de la communication si elle ne correspond pas à un besoin, si l'on ne saisit pas quels avantages cette innovation apporte ou quel avantage économique peut en découler. Un sondage intéressant a été publié il y a quelques mois. On demandait de classer par ordre d'importance les innovations techniques du XX^e siècle. Largement en tête, loin devant les ordinateurs et les satellites, la télévision a été promulguée découverte du siècle parce que c'est elle qui a eu le plus de répercussions sur la vie quotidienne. Michel Souchon, dans son texte « "Le vieux canon de 75". L'apport des méthodes quantitatives à la connaissance du public de la télévision (1993) », rapporte les analyses qu'il a faites sur les téléspectateurs, et particulièrement sur les gros consommateurs :

Ceux qui regardent beaucoup la télévision, précisément parce qu'ils n'ont pas à leur disposition beaucoup de moyens de distraction, d'information, de loisirs, de spectacles, en ont vraiment besoin; elle remplit pour eux des fonctions nombreuses, répond à des attentes multiples : elle est un média utile à toutes fins, *an all-purpose medium*. (p. 654)

Quand Souchon parle de moyens, on peut évidemment inclure les moyens physiques, mais également les moyens financiers... Si quatre-vingt-dix-neuf pour cent des foyers possèdent une télévision, c'est probablement que celle-ci répond à un besoin, qu'elle est la forme la plus adaptée parmi les moyens disponibles et qu'elle est aussi la plus économique...

La médiologie est primordiale en tant qu'approche de la communication. L'étude de la médiologie et de la communication est un excellent moyen de s'interroger sur le prétendu virage technologique. En retraçant l'évolution des techniques, la médiologie permet de démystifier l'importance des nouveaux médias. Par l'étude des similitudes et des disparités, elle permet de regrouper les médias non pas en fonction de leur caractéristiques techniques, mais davantage par rapport à leurs effets : transparence, immédiateté, interactivité, modification de la perception du temps, de l'espace. Elle permet également d'aider à comprendre quel médium est le plus efficace en fonction des besoins et des contraintes de la communication. On peut observer une multiplication des moyens technologiques. Pourquoi une telle multiplication? Pour adapter — personnaliser — le message en fonction de son genre, de l'émetteur, du récepteur, du niveau de communication. Un autre aspect intéressant est de percevoir comment un média transforme (collabore à) la production du message, par l'étude des modifications cognitives qu'apporte chaque média. Enfin, la médiologie permet de mettre en évidence l'aspect des besoins

spécifiques et de la raison économique dans le choix et l'utilisation d'un message.

Je terminerai par un exemple simple de communication et de médiologie dans le domaine de la communication éducative à distance : à l'ère de virages technologiques sans précédent et de bouleversements majeurs dans nos manières de communiquer — comme le dit si bien Lévy —, j'ai reçu, un beau matin d'octobre, mon matériel pédagogique de la Télé-université, dans le cadre du cours EDU 6002. Comment? Pas de cours télévisé, pas de vidéoconférence, pas de télé-université virtuelle comme je l'avais vu en conférence? Non, rien de tout cela : un cahier d'étude, des notes de cours, un beau livre, et comme seule concession à la modernité, une cassette audio... Deux semaines après, la haute technologie s'est glissée dans ma *boîte aux lettres* : enfin, un pas dans notre époque, enfin un logiciel de télécommunication! J'ai réalisé alors que je n'avais pas de modem... Il fallait vraiment que j'achète un modem, l'époque le voulait, la preuve résidait dans cette disquette : un modem, je l'ai lu dans le journal, c'est indispensable pour accéder à tous les réseaux et à Internet, comme tous les gens modernes. J'ai commencé à magasiner... Des considérations platement économiques se sont subrepticement immiscées dans ma décision initiale. Est-ce que j'avais vraiment besoin d'un modem? Un modem, pour quoi faire? Pour télétransférer un fichier? Cela fait cher du transfert! Pour accéder à Internet? Je n'ai même pas la télévision parce que je n'ai pas le temps de la regarder, où trouverais-je le temps de « surfer » sur Internet? Mon modem s'est transformé en pneus d'hiver qui me permettent de communiquer bien plus efficacement avec mes amis les soirs de tempête

Ensuite, il a fallu que je communique ma vision de la médiologie. Malheureusement, je n'ai pas pu, pour des raisons de *conflit d'horaire*, assister à l'*audioconférence* qui m'aurait, je pense, facilité grandement la tâche. Où ai-je *lu* que l'*écriture* sur papier était une caractéristique fondamentale des sociétés d'avant l'imprimerie? Pour me communiquer une vision, je me suis plongée en plein Moyen Age en noircissant *manuellement* des dizaines et des dizaines de pages, à deux pas de mon *Macintosh*... Le libre choix dans les moyens de communication nous étant offert pour présenter ce travail, j'ai choisi l'écriture et j'ai tapé la chose sur mon *Mac*. Pourquoi? Parce que j'ai l'*habitude* de présenter mes travaux sous cette forme. Parce que je n'avais ni les *ressources* ni le *temps* nécessaire pour produire un document audiovisuel. J'aurais pu présenter une application multimédia, mais ma « réceptrice » aurait-elle eu le *matériel compatible* pour *décoder* le logiciel?

Enfin, dernière étape, il a m'a fallu communiquer le travail final. Une fois de plus, une multitude de solutions s'offraient à moi : aller le porter *en personne*, ou l'acheminer par *téléchargement*, par *télécopie* ou par *courrier*. North-Hatley, même avec des pneus d'hiver, c'est un peu *loin*. Comme je l'ai expliqué plus haut, je n'ai pas de *modem*, vu que j'ai des pneus d'hiver. Par télécopie, à deux dollars plus taxes la feuille, c'est une peu *cher* et de toute manière, un *fax*, c'est tellement *laid* à lire. à cinq ans du troisième millénaire, je vais donc glisser ce travail (enfin!) dans une *enveloppe* et me rendre à la *poste* la plus proche pour le déposer en livraison *urgente*, parce que j'ai toujours eu horreur d'avoir du *retard* dans la livraison de mes travaux.

C'est ça, la médiologie! Loin de toute considération hautement théorique, une considération de l'aspect réel et pragmatique de la communication. En *détaillant* les facteurs excessivement humains tels que le besoin et les contraintes matérielles ou économiques. Est-ce un hasard si l'évolution des moyens de communication vise à simuler, de manière la plus fidèle possible, le réel? Une « réalité virtuelle », pour employer un terme à la mode. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer de prime abord, l'approche médiologique est une approche à un niveau humain de la communication. Et puisque les théories de la communication ont emprunté le vocabulaire de la technique, ont été calquées sur le modèle physique, il serait tentant d'affirmer que la médiologie est la mère de toutes les autres approches. Quoi qu'il en soit, la médiologie apporte tout au moins un nouvel éclairage (encore une notion technique!) sur la communication...

Bibliographie

- Arago, François, « Rapport à la Chambre des députés (3 juillet 1839) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 624-630.
- Baudelaire, Charles, « Salon de 1859 (1859) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 630-633.
- Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, 808 p.
- Debray, Régis, « Cours de médiologie générale (1991) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 605-615.
- Goody, Jack, « La Raison graphique (1977) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 561-570.
- Hugo, Victor, « Notre-Dame de Paris (1831) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 542-551.
- Latour, Bruno, « Les "Vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques (1985) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 570-596.

Lévy, Pierre, « Les Technologies de l'intelligence. L'Avenir de la pensée à l'ère informatique (1990) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 596-605.

Souchon, Michel, « "Le vieux canon de 75". L'apport des méthodes quantitatives à la connaissance du public de la télévision (1993) », dans Bougnoux, Daniel, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 646-656.